

## *Eagle eye (oeil d'aigle) (1973)*

Pierre E. Brodin

Volume 16, Number 3 (93), May–June 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1487ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Brodin, P. E. (1974). Review of [*Eagle eye (oeil d'aigle) (1973)*]. *Liberté*, 16(3), 105–111.

## *Littérature américaine*

### **EAGLE EYE (OEIL D'AIGLE) (1973)**

Auteur d'une douzaine de romans et recueils de nouvelles, lauréate de plusieurs prix littéraires (Académie des Arts et des Lettres, Conseil National des Arts, etc.), Hortense Calisher est un des écrivains les plus respectés, tant des critiques américains que du grand public, et notamment des lecteurs du magazine *The New Yorker*, qui a eu la primeur de beaucoup de récits de cet auteur.

*Oeil d'Aigle*, le dernier en date des romans de Miss Calisher, est, à première vue, l'histoire d'un trio de New-Yorkais riches, les Bronstein.

En apparence, ces trois individus sont des favorisés de la fortune. Quentin Bronstein (« Buddy »), qui a, au moment où s'ouvre le récit, une cinquantaine d'années, est un Israélite de naissance modeste qui, après des débuts difficiles, a brillamment réussi : avocat et financier prospère, il possède à Wall Street, non seulement un bureau au 41ème étage, mais un étage entier de bureaux. Un régiment de spécialistes travaille pour lui et fait fructifier son argent ; il est également secondé par une certaine Mrs. Blum, une très experte et fidèle secrétaire exécutive, et par un ordinateur du modèle le plus récent et le plus perfectionné. Mr. Bronstein a la réputation d'être non seulement un homme riche, mais un philanthrope, un millionnaire avec une conscience sociale. Il fait des donations à l'Opéra, à diverses oeuvres, et s'intéresse activement à la réhabilitation des drogués.

Mrs. Bronstein, une belle femme de trente-huit ans, née Maeve Mac Neil, est issue d'une famille irlandaise-américaine catholique pauvre. Son père était ouvrier puis contremaître dans une scierie du Maine. Elle était la secrétaire particulière de Buddy avant qu'il ne l'épousât. Elle passe sa vie à faire des courses dans les magasins et à donner des « parties » dans des appartements de plus en plus richement meublés. A mesure que la fortune de Buddy s'accroissait, les Bronstein sont passés d'un grand appartement de Madison Avenue à une demeure luxueuse de Park Avenue et, finalement, à un penthouse de millionnaire de la Cinquième Avenue ; cette dernière résidence qui avait été occupée antérieurement par une très riche canaille puis par un brillant ténor du *Metropolitan Opera*, est située au dernier étage d'un immeuble cossu. Les pièces grandes, nombreuses et richement décorées de cet appartement sont entourées de magnifiques terrasses construites et ornées par des artistes renommés.

Fils unique des Bronstein, Quentin Junior dit « Bunty » est un grand garçon aux cheveux roux. Il a vingt-deux ans. Intelligent et beau, il a été élevé dans des écoles et pensionnats privés. Ses parents ne lui ont jamais rien refusé. Il vient de passer plusieurs mois à voyager en Europe et en Asie (il a visité, entre autres, New Delhi, le monastère du Mont Athos, l'Italie, l'Ecosse, Bruges, la France, etc. . .), ce qui lui a permis d'élargir son expérience et, incidemment, d'échapper légalement au service militaire à l'époque de la guerre du Vietnam. De bonne heure, il s'est intéressé aux mathématiques (« Les maths sont comme le rêve sur lequel est basé l'argent », disait son père) mais aussi et surtout à l'architecture et à l'informatique. Il pourrait sans doute faire carrière dans un de ces deux secteurs s'il n'avait un point de chute tout trouvé dans les affaires de son père. Bunty est chéri des femmes et a obtenu les faveurs de plusieurs d'entre elles. Il est amoureux d'une de ces jeunes personnes et il espère bien revoir la dame à New-York : il s'agit de Jasmin, une femme mariée d'origine néo-zélandaise qui vit séparée de son mari psychiatre, qu'elle

trouve trop « pompeux » et à qui elle reproche surtout d'être le fils d'une Allemande qui, pendant la Seconde Guerre Mondiale, avait occupé un poste de garde-chiourme dans un camp de concentration nazi.

Jasmin a quatre ans de plus que Bunty.

« ... Son appartement était un de ceux — très peu nombreux — que Bunty aimait en tant que lieu de séjour. Jasmin était la personne à qui les gens donnaient des animaux en peluche. Des animaux qu'ils désiraient eux-mêmes posséder. Les grands kangourous par exemple apportés par quelqu'un qui avait pensé que la Nouvelle-Zélande, c'était la même chose que l'Australie. Deux petits ours, accouplés dans la poussière, bien que le reste de l'appartement fut relativement propre. Un panier tressé donné par quelqu'un au musée archéologique où elle avait travaillé avant de venir ici. Et aussi un petit dessin encadré de ce qui était, disait-elle, une araignée venimeuse mais très peureuse, qu'on appelait un katipo... »

En principe, Bunty rentre à New-York, après une longue absence, pour une « party » d'anniversaire. En fait, avant même que la réception en son honneur ne soit commencée, il a, de son « regard d'aigle », découvert les failles qui menacent de faire crouler le bel édifice de la vie des Bronstein.

Il se rend compte, tout d'abord, que son père, sans le dire, méprise sa mère, une jolie femme qu'il a épousée pour sa beauté mais qu'il ne considère pas comme très intelligente. Maeve n'a pas réussi à s'imposer dans la société comme son mari l'a fait dans les affaires. Les parties que Mrs. Bronstein était censée donner, c'était en fait Mr. Bronstein qui, avec l'aide de Mrs. Blum, les télé-commandait. Mrs. Bronstein n'a jamais oublié qu'elle avait été une petite secrétaire et d'ailleurs, quelques bonnes âmes, à commencer par son mari, ne manquent pas de le lui rappeler de temps à autre, ce qui nourrit probablement le complexe d'infériorité qu'elle a développé avec le temps. D'autre part, elle est née catholique — et même si elle ne pratique pas, elle se trouve mal à l'aise avec les parents et relations israélites de son mari.

Mrs. Bronstein n'est pas heureuse. Son fils se rappellera qu'elle a toujours eu l'air « triste ». Elle n'a pas d'amis. Une fois, elle a essayé de quitter son mari, de refaire sa vie avec un homme de goûts simples qui voulait vivre loin des villes. Mais elle n'a pas été jusqu'au bout de son aventure et elle a reculé devant le divorce, peut-être à cause de Bunty.

Ce n'est pas un hasard si Bunty est un fils unique. Mrs. Bronstein s'est fait avorter au moins une fois, a eu ensuite quelques fausses couches et les rapports qu'elle a entretenus par la suite avec son mari n'ont pas été tels que les Bronstein aient eu envie d'avoir d'autres enfants. On a l'impression qu'ils ont vécu ensemble, pendant des années, presque sans se voir. Buddy, de temps à autre, achetait des diamants à sa femme, lui faisait des cadeaux, payait sans discuter les notes des fournisseurs. Mais il n'y avait pas d'amour entre le mari et la femme, et Meave était comme une coquille vide dans une maison de glace.

Au cours de la party qui célèbre avec un an de retard ses vingt et un ans, Bunty a l'intuition du désespoir de sa mère. Il la suit jusqu'à une serre qu'un ami architecte a construite d'une façon admirable : une bulle de verre suspendue dans le vide abrite de magnifiques plantes exotiques. Tout a été calculé pour que la serre supporte un poids beaucoup plus grand que celui des personnes et des plantes qu'elle est censée soutenir. Mais Mrs. Bronstein a soigneusement préparé son suicide au cours des semaines précédentes en enterrant des morceaux de fer dans les pots de fleurs et en plaçant un banc et des objets d'art dans la serre. Bunty entre dans la bulle malgré la vigilance de sa mère qui admet alors ce qu'elle a fait et essaye de le ramener tout doucement dans l'appartement. Malheureusement, au moment même où tout semble s'arranger, le gros chien de la famille saute allègrement dans la serre dont les attaches cèdent. Bunty et le chien sont sauvés de justesse, mais leur péril fait le salut de Maeve.

Bunty, qui a définitivement sauvé sa mère au péril de sa vie, comprend maintenant toute la vérité.

Buddy Bronstein n'est pas, pour son fils, le millionnaire sans peur et sans reproche qu'il voudrait donner l'impression d'être.

Bunty voit en lui un homme qui se ment à lui-même, un individu qui prétend ne pas aimer l'argent, qui déclare que « l'argent n'est pas une fin en soi », mais qui a été insidieusement pourri par l'argent. Sa prétendue générosité, confiera Maeve à son fils, est une maladie, « une façon de posséder les gens ».

Buddy connaît beaucoup de gens, mais n'a pas d'amis. Il a eu quelques maîtresses, Mrs. Blum entre autres, qu'il a bien payées, mais il n'a jamais aimé. Il n'a pas réussi à établir de véritables contacts affectifs avec son fils. Ne disposant pas, comme sa femme catholique, d'un confesseur, il ne trouve comme interlocuteur qu'un psychiatre, le Dr Janacek : celui-ci ne lui sera pas d'un très grand secours, parce que Buddy n'a ni la lucidité ni la sincérité nécessaire pour se confesser vraiment. Buddy, aujourd'hui, est un être qui, « bien que vivant encore, a déjà l'apparence d'un homme qui vient de mourir. »

Et il est condamné à mourir seul, ou à peu près seul, car sa femme, quoique habitant dans le même appartement, n'est déjà plus là. Et son fils, qu'il aurait voulu « posséder », lui a déjà à moitié échappé.

La « party » d'anniversaire de Bunty est une occasion pour tous les intéressés de révéler leur vrai visage.

Bunty y rencontre, à côté de quelques invités paternels qui n'offrent pour lui aucun intérêt, deux personnes qui vont lui permettre de préciser quelques-unes de ses idées. L'une est Dina, une fille assez jolie, qui s'est infiltrée dans l'assistance sans avoir été invitée. Elle confesse à Bunty qu'elle vit avec « Freddie » — un mauvais garçon d'origine portoricaine dont le nom véritable est Felipe. Bunty n'est pas scandalisé. Au contraire : il estime que Dina est un être humain plus authentique que presque tous les gens qui l'entourent. Spontanément, il fait cadeau à la jeune femme de deux

cents dollars et d'un des manteaux qui encombrant les placards de sa mère.

Bunty se trouve aussi en présence du Dr. Janacek, le psychiatre attiré des Bronstein, qui est également le mari qu'avait quitté Jasmin. Ce personnage, que Bunty était prêt à mépriser, se révèle un individu assez pathétique, qui apprend au jeune homme que Jasmin vient de mourir, accidentellement, et qu'elle lui avait parlé longuement de Bunty. Spécialiste de la psychologie infantile, Janacek est, d'une certaine façon, un « enfant » lui-même, ou tout au moins une sorte d'« innocent ».

Mrs. Bronstein suggère à son fils de repartir pour l'Europe, d'aller vivre à Paris si cette ville lui plaît, ou ailleurs. Mais de ne pas rester ici, avec Buddy. On ne peut pas être son partenaire, son égal. Il ne peut s'empêcher de dominer, de posséder. Même Mrs. Blum, sa collaboratrice la plus intime, et son ancienne maîtresse, est une de ses propriétés — une sorte d'esclave de luxe — bien traitée, bien payée, mais une esclave tout de même.

Quelque temps plus tard, le père de Bunty, frappé par une grave maladie, entre à l'hôpital. Il mourra peu après. Sur sa tombe, un chrétien aurait pu inscrire ces paroles tirées de la Bible (Corinthiens, X, 29) :

« On ne peut pas boire à la coupe du Seigneur et à la coupe du démon, partager le repas du Seigneur et celui du démon. »

Mrs. Bronstein, qui, délivrée de son bourreau, « vient de commencer à vivre », part avec le mari de Jasmin pour l'Europe, pour faire un pèlerinage au camp de concentration.

Bunty, entré malgré lui dans l'âge adulte et dans la fortune, reste à New-York, décide de reprendre les affaires de son père, avec l'aide de la fidèle Mrs. Blum et du non moins fidèle ordinateur, à qui il a confié tous les éléments de sa vie et toutes ses pensées les plus secrètes.

Comment Bunty emploiera-t-il la fortune de son père ? Il est probable qu'il en distribuera une partie à ceux qui sont

dans le besoin. Il essaiera, d'autre part, de donner à sa mère — et au Dr. Janacek quelques raisons d'exister et il leur laissera prendre une part importante dans la direction des affaires héritées de son père.

Mais pourra-t-il venir à bout de la malédiction des hommes riches, corrompus par la richesse ?

Il tente une dernière fois de sortir de l'univers dans lequel il est né et où il est toujours revenu après les divers intermèdes marqués par ses voyages. Il a cherché systématiquement à se faire attaquer et voler dans l'espoir de retrouver Felipe-Fred et, par la même occasion, Dina. Maintenant, avec sur le bras un manteau de vison, il entre dans un bar assez louche que la jeune femme lui avait dit fréquenter. Ni elle, ni Felipe ne sont là. On vole le manteau, mais Bunty se tire assez bien d'affaire grâce à la présence opportune d'un agent de police qui a entendu parler de lui et a vu sa photo dans un journal.

Il envisage en tout cas d'utiliser au mieux ses connaissances d'informatique — une science qui a continué à étudier — et de créer un « service de consultation » ouvert à tous ceux qui voudraient l'employer, qui permettrait aux hommes de se servir des ordinateurs pour mieux se connaître et tenter de résoudre leurs problèmes.

Bunty, finalement, n'est pas loin de se convertir, ou de retrouver la religion de sa mère. Un prêtre lui dira, d'ailleurs : « Vous êtes un catholique ou un saint ». Ce n'est peut-être pas tout à fait exact, mais on a l'impression, à la fin de ce récit, que Bunty, d'une façon ou d'une autre, fera son salut. Ayant enfin réussi à se faire assommer, dévaliser et s'étant réveillé dans le ruisseau, il se rend compte que, même sans ses papiers d'identité, il est connu et attendu. Il prend place dans le camion qui doit transporter l'ordinateur en Californie. Il accepte une fois pour toutes de l'accompagner et, probablement, de se construire une vie. Ce que son père, malgré ses millions, n'avait pas pu accomplir.